

<p>Ce que la femme donne dans son foyer, c'est l'amour . . . Don gratuit ayant la particularité de l'élever sur le plan moral en dehors des sphères matérielles. Le grand piège de l'amour, c'est l'attente de la disponibilité inconditionnelle de la femme pour les tâches domestiques, phénomène <i>naturel</i> . . .</p> <p>Ce que veut prouver la recherche d'Andrée Michel est que si la production domestique était évaluée, enregistrée au produit national brut (PNB) et contribuait clairement à sa croissance, le statut de la femme qui s'y consacre serait mieux défini. D'ailleurs ce 'travail domestique' serait enregistré au PNB s'il n'était accompli par les mères de familles mais par des domestiques.'</p> <p>L'organisation de la consommation est un service au mieux-être des bénéficiaires. Dans une famille, ce sont les membres non participants qui bénéficient le plus, parce que le temps soustrait aux nécessités de l'entretien et de la gestion devient du temps de loisir. Avoir du temps pour les loisirs permet de réaliser les choses que l'on aime ou qui ont de la valeur à nos yeux. La question qui se pose donc dans les ménages est de savoir qui a le plus de temps de loisir, étant donné que le travail ménager n'est pas du loisir. . . Bien sûr, les femmes aussi bien que leur famille profitent de l'amélioration du niveau de vie familial auquel leur labeur contribue directement. Mais, les recherches démontrent que les femmes, qu'elles restent à la maison ou qu'elles cumulent les tâches domestiques et professionnelles ont, globalement, <i>moins de temps de loisir</i> que les hommes, célibataires ou mariés, donc, moins de temps pour mettre à profit le niveau de vie atteint par la famille.</p> <p>'En se mariant, les hommes effectuent par jour deux fois moins d'heures de production domestique que durant leur vie de célibataire (4 contre 8), tandis que l'inverse est vrai pour les femmes (40 contre 20). Ainsi, ce ne sont pas seulement les enfants qui grèvent le budget-temps des femmes mariées, mais aussi les maris, car en se mariant, ceux-ci se déchargent d'une partie des tâches domestiques sur leurs épouses.'</p> <p>Le femme donne bien du temps au travail domestique, temps qu'elle soustrait aux opportunités de carrière ou de promotion quand elle en poursuit une quand même. En conséquence, surtout la femme qui reste au foyer, demeure à la merci de la générosité et de la qualité de l'amour que lui prodigue son mari . . . avantages qui peuvent lui être retirés sans préavis. Le mari, lui, en possession de plus de temps de loisir, peut se parfaire et se</p>	<p>consacrer à l'avancement de sa carrière. La femme a alors à jouer le rôle de soutien, maintenant l'image de marque à un niveau respectable. Si dans les ménages plutôt pauvres, la femme produit davantage de biens matériels consommés au foyer: repas faits entièrement à la maison, couture et réparations, etc, dans les familles à fort revenu, la femme, consacrant moins de temps aux tâches matérielles économiques, doit rendre des services forts rentables à long terme pour son mari, autant par son rôle de soutien que par le maintien de l'image de marque de sa représentation sociale.</p> <p>Le développement humain est un apprentissage de tâches vitales d'une personne par une autre, un investissement de travail unilatéral. Pourtant, la société rend invisible ce travail de la femme.</p> <p>La femme a habitué la société à <i>donner sans compter</i>, attitude traditionnellement valorisée. Pourtant, un nouvel esprit de compte remontant à la naissance du capitalisme et à la société de marché et qui consiste à mettre en balance les avantages et les inconvénients, les profits et les pertes a fini par achopper à la production féminine, parce que celle-ci ne reposait pas sur une véritable organisation de l'échange dans le mariage, mais sur la réciprocité, et il n'y a pas d'égalité dans la réciprocité. Tout dépend de la valeur subjective accordée à ce qui est donné. Une personne peut considérer donner beaucoup quant à elle, et la personne qui reçoit, penser que c'est bien peu ou espérer que les dons à venir compenseront le manque à gagner.</p> <p>'Mais son service au bonheur des siens implique la subordination de ses préférences à celles des autres.' C'est un homme qui parle, J.K. Galbraith.</p> <p>La solution proposée dans ce livre est de porter la production des familles au PNB. La problématique étudiée dans ce livre aurait avantage à être examinée de très près par toutes les personnes qui travaillent à la justice sociale.</p> <p><i>Simone De Beauvoir</i>, de Josée Dayan et Malka Ribowska, Editions Gallimard, 1979, 92p.</p> <p><b>Michel Euvrard</b></p> <p>Ce livre est la transcription des dialogues du film de Josée Dayan et Malka Ribowska qu'on a pu voir à la télévision. On constatera à le lire qu'il ne dit pas grand'chose sur Simone de Beauvoir, sa vie, la composition de son oeuvre, ses rapports avec Sartre, etc., qu'on ne savait déjà ou qui ne se trouve sous une</p>	<p>forme plus intéressante, moins rapide dans ses livres. Seul peut-être le dialogue entre les deux soeurs, Simone et Hélène, sur leur enfance évoque-t-il des sentiments encore vivants: comment la petite soeur a vécu la 'passion' de son aînée pour Zaza, que celle-ci a racontée dans <i>'Mémoires d'une jeune fille rangée'</i>; mais cela ne dure pas longtemps, pas plus que l'évocation par Olga Bost et Colette Audry de leur rencontre de Simone de Beauvoir du lycée de Rouen où elle fut le professeur de philo d'Olga et la collègue de Colette. Ces moments intéressent dans le film à cause des visages, des regards, des voix, des aller-retours dans le temps entre les images d'alors, photos des lieux et des personnages, et ces dames aujourd'hui, entre ce qui est dit aujourd'hui et les extraits de l'oeuvre — qui ne sont pas repris dans le livre.</p> <p>Le plaisir que prend au film la lectrice de Simone de Beauvoir tient à ce qu'elle voit et entend parler les personnages de ses livres; comme ceux-ci ont vieilli, elle cherche à faire coïncider l'idée qu'elle se faisait d'eux et ce qu'elle voit. Ce plaisir est absent du livre: il est incompréhensible que la maison Gallimard, qui édite Simone de Beauvoir, n'ait pas inclus dans le livre les extraits d'oeuvres lus dans le film, et qu'en plus il n'y ait pas une photo. Si le livre avait constitué, comme le film, un montage des paroles dites, de textes lus, de documents du passé, photos et manuscrits, et de photographies du film, il aurait été un document propre à stimuler une relecture des oeuvres et à l'accompagner. Tel quel, il a tout l'air d'une opération purement commerciale: on a simplement voulu 'sortir' simultanément le film et le livre; n'importe quoi pourvu que ça se vende.</p> <p><i>Simone Weil. Philosophe, historienne et mystique</i>, Communications regroupées par G. Kahn, Aubier-Montaigne, 1978, 381p.</p> <p><b>Michel Despland</b></p> <p>Dans les années 30 Simone Weil fut une brillante normalienne. Elle devint agrégée en philosophie. Cette ancienne élève d'Alain, (l'âme est le refus du corps), excellente helléniste médite sur la liberté, Dieu, le mal. Elle s'achemine vers un dualisme dont témoigne le titre d'un de ses livres <i>La Pesanteur et la grâce</i>. Platon et sa caverne l'amènent aux Évangiles, mais devenue chrétienne, elle ne demande pas le baptême, elle reproche à l'Eglise de tenir à l'Ancien Testament, cette Bible de la cruauté, où Dieu ne se sent pas coupable</p>
--	---	--

d'avoir créé le monde. Cette mystique écrit aussi de la philosophie politique, mieux, elle se lie avec le syndicalisme révolutionnaire, va travailler chez Renault, déclare à Simone de Beauvoir qu'elle restait pénétrée d'attitudes bourgeoises. Puis elle s'intéresse à l'universalisme religieux et à l'hindouisme. Réfugiée à New York puis à Londres pendant la guerre, elle veut se faire envoyer en mission en France. Mais les chefs de la Résistance ne l'acceptent pas: son physique était très reconnaissable; de plus ils connaissaient son inefficacité dans toutes les choses pratiques et soupçonnaient que sa disponibilité pour le sacrifice cachait le désir du martyr. Elle se nourrit mal et mourut à 34 ans en 1942. Petit à petit ses papiers furent publiés.

Son oeuvre—et sa vie—ne manquèrent pas de fasciner. Qu'est-ce que la décréation? En 1974 un colloque de Cerisy rassembla divers spécialistes. Les textes sont maintenant réunis. Gilbert Kahn y a ajouté d'autres essais portant en particulier sur sa philosophie religieuse. Les textes sur le judaïsme sont particulièrement éclairants, ainsi que ceux sur la métaphysique et la mystique. Le meilleur guide à l'ensemble reste néanmoins l'admirable biographie écrite par son amie Simone Pétrement (2 vols. Paris Fayard, 1973; traduction anglaise, New York, Panthon Books, 1976).

*Les Femmes troubadours.* Editions Denoël/Gonthier, 1978, 203p.

#### Louise Vanhee-Nelson

Paru en 1976 et traduit de l'anglais en français par Jeanne Faure-Cousin avec la collaboration d'Anne Richou, ce livre précieux nous présente une des rares études sur les femmes-troubadours des XIIe et XIIIe siècles au Sud de la France. Seule l'Occitanie a donné des femmes-troubadours. L'auteur, Meg Bogin, a fait une recherche extensive concernant quelques vingt femmes poètes, consultant même les généalogies de l'époque, les dictionnaires de science héraldique, des documents concernant les familles nobles d'Occitanie. Les femmes-chantres du Moyen-Age ont été fort ignorées. Aussi quelle joie que de découvrir ces noms aux résonances poétiques: Tibors, Comtesse de Die, Almucs de Castelnaud et Iseut de Capio, Azalais de Porcairages, Marie de Ventadorn, Garsenda, Bieris de Romans, Guillelma de Rosers, pour n'en citer que quelques-unes.

L'auteur a situé ces Provençales dans leur contexte historique, faisant ressortir

la mentalité misogyne du système féodal, l'attitude guerrière qui régnait du VIe au XIIe siècles, les changements qui au début du Xe siècle préparèrent les croisades et enfin les croisades avec leur impact culturel, social et commercial.

Une courte comparaison est faite entre les troubadours—hommes et les troubadours—femmes, Meg Bogin découvrant que les 'trobairitz' femmes sont toutes de naissance aristocratique, que leur poésie est concrète, directe, révélatrice d'expériences vécues, évoquant même des scènes de lit, alors que les poèmes des troubadours-hommes sont pleins d'humilité, de mysticisme même, révélant l'intérêt évident du poète qui désirait entrer dans les bonnes grâces du mari de la dame vénérée dans le but d'accéder à un rang social plus favorisé.

L'auteur souligne aussi l'influence de la culture maure si répandue en Occident à cette époque. Utilisant la poésie courtoise, ces femmes plaident pour une reconnaissance effective, elles font valoir leur pouvoir, elles ne se contentent plus de l'amour symbolique et sublimé loué par les hommes mais exigent au contraire amour pour amour et même la supériorité indiscutée dans ce domaine.

La situation sociale et politique des femmes au Moyen-Age connaîtra de profonds changements. Bien que les femmes d'Occitanie aient été apparemment privilégiées par rapport aux femmes de la France du Nord (le Sud et le Nord étant démarqués plus ou moins par la Loire), l'élévation de leur statut est une conséquence essentielle des croisades. Nous assistons à l'émergence d'une nouvelle classe sociale—celle des habitants des villes—redevable de son pouvoir à la richesse monétaire et non plus à la simple possession de terres.

Époque ambiguë et pleine de contradictions que celle où vécurent ces femmes-poètes, époque de lente germination qui produira l'émancipation féminine de nos temps modernes.

Les textes, à l'exception de deux, sont empruntés à une monographie allemande de 1888, *Die Provenzalischen Dichtersinnen*. Les poèmes sont présentés à la fois dans leur langue originelle et dans leur traduction française qui a tâché de respecter rythme et contenu. Quelques notes biographiques précèdent les textes. L'auteur nous communique les sources des manuscrits. Le peu de renseignements disponibles fait de cette étude une source précieuse, l'auteur ayant rassemblé ses informations, ses recherches et ayant déduit des probabilités fort intéressantes.

Nous ne pouvons que conseiller la

lecture de cet ouvrage concis, clair et bien structuré, qui jette une lumière sur ces femmes inconnues, chantres si humains et émouvants de l'Amour éternel.

*Les Femmes et le socialisme*, Charles Sowerine, Paris, Presses de la Fondation Nationale de Science Politique, 1978, 285p.

#### Yolande Cohen

Voilà le livre qu'il faut lire et qui enfin comble un vide devenu inquiétant; du nouveau sur un sujet qui n'a d'égal, au niveau de la controverse, que les prises d'otages. D'autant que la première page nous annonce 'un siècle d'histoire'. Que le lecteur ne s'y méprenne pas. Ce n'est pas des femmes et du socialisme dont il est question, et encore moins d'un siècle. Le titre et le sous-titre sont quelque peu trompeurs. Il s'agit en fait d'une analyse détaillée des organisations politiques socialistes de femmes au tournant du siècle en France.

Pourquoi ne pas le dire? Surtout quand c'est la transcription d'une thèse de doctorat et qu'on est méticuleux au point de reproduire la bibliographie en microfiches. Une première!

Indépendamment de ces petits inconvénients, qui sont gênants quand on n'y est pas préparé, nous avons là une très solide étude d'histoire sociale, avec des sources et une documentation non moins solides. Centré essentiellement sur des groupes de femmes militant dans l'orbite des multiples partis ouvriers que le mouvement ouvrier français compte, l'ouvrage de Sowerine tente de tirer les fils de cette activité; éclatée et laborieuse il faut bien le dire. Comment en effet éviter les dédales des disputes, scissions et autres divisions nécessairement engendrées par une activité groupusculaire? Moins de 500 en 1900, 1500 en 1914 et quelque 2200 en 1932, tels sont les chiffres indiquant la participation des femmes au socialisme de secte.

Mais au-delà de ces restrictions, que reste-t-il du féminisme français?

C'est d'abord, avec la constitution du premier Parti Ouvrier en 1879, l'émergence d'un féminisme soucieux de conquérir des droits politiques. Démarcation claire du mouvement précédent animé par Léon Richer et son *Droit des Femmes* qui préférait mettre en avant la conquête des droits civiques. Féminisation du féminisme français sous la 3e République, qui est désormais pris en charge par Hubertine AUCLAIR et son mouvement des suffragettes autour de *La Citoyenne* (fondé